La Comédie
de Clermont-Ferrand
scène nationale

L'évènement d'Avignon

Ordet (La Parole)
de Kaj Munk
mise en scène Arthur Nauzyciel
traduction et adaptation Marie Darrieussecq et Arthur Nauzyciel
mercredi 12, jeudi 13 et vendredi 14 novembre à 20 : 30
maison de la culture de Clermont-Ferrand
salle Jean-Cocteau
durée 2 heures 45
théâtre

découvrez les autoportraits de l'équipe des comédiens et musiciens
dans le Journal de la Comédie n°12 (nov-déc)

contact presse Céline Gaubert
c.gaubert@lacomediedeclermont.com
t.0473.170.183

www.lacomediedeclermont.com
direction Jean-Marc Grangier
renseignements & réservation :
0473.290.814

Depuis plusieurs années, nous suivons le parcours lumineux d'Arthur Nauzyciel – *Black Battles with Dogs*, *La Pluie d'été*, *Oh les beaux jours*, *Le Malade imaginaire ou le Silence de Molière*. Se partageant entre la France – en tant que directeur du centre dramatique national d'Orléans, et l'étranger, notamment les États-Unis, il crée cet été 2008 au festival d'Avignon *Ordet (La Parole)*. Cette pièce de Kaj Munk, pasteur et grand poète danois, est devenue en 1954 un chef-d'œuvre du cinéma grâce à Carl Theodor Dreyer. Inédite en France, Arthur Nauzyciel en confie l'adaptation à l'écrivain Marie Darrieussecq qui, pour la première fois, se tourne vers le théâtre. Heureuses intuition et collaboration qui redonnent vie à l'histoire bouleversante d'un miracle. Deux communautés religieuses opposées dans leurs convictions sont confrontées à la mort, puis à la résurrection. Immense mélodrame nacré de raison et de folie, frémissante épiphanie, suspense métaphysique et hymne à la vie terrestre, *Ordet* est tout cela à la fois, faisant du théâtre le lieu où l'impossible devient réalité, transcendé par la foi des comédiens, à commencer par Pascal Greggory en imposant patriarche.

En écho

Lecture inédite

Les deux comédiens, Pierre Baux et Frédéric Pierrot, rejoints par Arthur Nauzyciel, proposent de faire entendre une sélection de textes tirés des différents livres de Marie Darrieussecq, telle une traversée de son œuvre romanesque

vendredi 14 novembre de 12:30 à 13:30

maison de la culture, salle Gripel (entrée rue Abbé-de-l'Épée)

entrée libre, réservation au 0473.290.814

Ordet le film

projection du film de Carl Theodor Dreyer

lundi 17 novembre à 20:30

Crous, salle Louis-Lumière (rue Dolet)

dans le cadre de la programmation de Cinéfac.

Sur présentation du billet du spectacle, vous bénéficiez du tarif réduit de 1,50 euros.

À l'issue de la projection, un débat est initié par Caroline Lardy, maître de conférence en Cinéma à l'université Blaise-Pascal. L'occasion de confronter les deux adaptations d'*Ordet*, l'une au théâtre, l'autre au cinéma, et de questionner la particularité de chacune de ces mises en scène, de ces regards.

Distribution

décor Éric Vigner
assistant au décor Jérémie Duchier
chant Ensemble Organum :
Mathilde Daudy, Antoine Sicot, Marcel Pérès
musique composée par Marcel Pérès
costumes et mobilier José Lévy
son Xavier Jacquot
lumière Joël Hourbeigt
travail chorégraphique Damien Jalet
Journal de répétitions Denis Lachaud
conseiller littéraire Vincent Rafis
photographie de plateau Frédéric Nauczyciel

avec
Pierre Baux
Xavier Gallais
Benoit Giros
Pascal Greggory
Frédéric Pierrot
Laure Roldan de Montaud
Marc Toupence
Christine Vézinet
Catherine Vuillez
Jean-Marie Winling

coproduction
Centre Dramatique National/Orléans-Loiret-Centre, Festival d'Avignon, CDDB-Théâtre de Lorient /Centre Dramatique National, Maison de la Culture de Bourges, Compagnie 41751
Avec le soutien de la Région Centre, du Nouveau théâtre de Montreuil/Centre Dramatique National et de la Scène Nationale d'Orléans.
Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.
Le décor a été construit par les ateliers de la Maison de la Culture de Bourges

Spectacle créé le 5 juillet 2008 au Cloître des Carmes, dans le cadre du Festival d'Avignon.

« Là où je vais vous ne pouvez pas aller »
Ordet

Ordet signifie « le verbe », « la parole ».
Ordet (La Parole) est l'histoire d'un miracle. Deux communautés religieuses opposées dans leurs convictions vont être confrontées à la mort, puis à la résurrection. C'est ce texte que Dreyer a adapté pour le cinéma en 1954. Il n'a encore jamais été créé en France.

Ce projet m'accompagne depuis la création de mon premier spectacle, *Le Malade imaginaire ou le silence de Molière*.

Préparant *Le Malade imaginaire ou le silence de Molière*, j'avais écrit, pour le programme en 1999, le texte suivant :
« Mon histoire commence en un lieu où il n'y a plus d'homme, plus de langage, plus de nom.
En m'apprenant à compter avec les chiffres du numéro tatoué sur son avant-bras, mon grand-père m'a inoculé Auschwitz.
J'ai connu les chiffres avant les lettres. Ces chiffres indélébiles étaient son nom.
Derrière les lettres de mon nom, il y a l'histoire des souffrances de ma famille, et celles de millions de gens.
Pendant des années, parfois toute leur vie, les survivants n'ont rien dit. Quand mon grand-père me parlait, j'essayais de comprendre ses phrases faites de mots étrangers, des bribes d'une autre langue, perdue, bientôt oubliée.
Une langue d'avant l'horreur et qui ne se reconstituera jamais vraiment. Alors, la plupart du temps, il se taisait.
Mon père, lui, me racontait l'histoire que son père n'avait jamais pu lui raconter, et qu'il avait apprise par d'autres.
C'est me raconter cette histoire qui fait de lui un père.
C'est la dire et ne jamais oublier qui ferait de moi un homme. »

Le relisant aujourd'hui, je comprends à quel point cette histoire m'a mené au théâtre.

Ordet (La Parole) n'est pas une pièce « religieuse ». C'est un suspense métaphysique. Une expérience. Un entre-deux monde. C'est un objet théâtral étonnant, qui pose la question de la croyance, de la force de vie, des rapports de l'individu et du collectif, de la transmission et de la transcendance. A l'image de son auteur, paradoxal et contradictoire, *Ordet (La Parole)* n'affirme rien mais sème le doute, se déploie en douceur, distille le trouble. Et libère finalement de notre corps défendant une émotion profonde.
Si *Ordet (La Parole)* bouleverse autant, c'est qu'on s'y réunit pour combattre la mort et l'extrémisme, qu'on y fait ce qu'on peut avec ses moyens d'humains, et que c'est au moment où rien ne semble plus possible, que - justement, quelque chose arrive : un miracle, un rêve, c'est impossible à nommer. Et ce serait à la fois un signe de l'existence de Dieu, une confiance absolue dans l'homme et sa capacité à aimer et à inventer avec d'autres, le privilège de l'artiste que de réparer l'injustice de la vie avant la mort et de faire du théâtre le lieu de tous les possibles. En ça, le miracle ne nous interroge pas que dans notre rapport à Dieu. Si le miracle est théâtral, il nous rappelle son impossibilité dans le réel et nous renvoie à notre condition de mortels. Nous savons qu'il n'y a pas de miracle sur cette terre : nous devons accepter notre monde visible et notre temps fini comme une réalité, et tenter d'y être heureux, ici et maintenant.
Comment continuer à croire? En qui ou en quoi? Ces questions sont toujours aussi troublantes.
« Mon Père pourquoi m'as-tu abandonné ? » peut-on lire dans la Bible.
J'ai aussi hérité de ce doute, de cette désillusion, parce qu'il est très difficile de continuer à chercher des preuves de l'existence de Dieu dans les fours crématoires.

Et si *Le Malade imaginaire* se terminait par : « Ah ! mon Dieu ils me laisseront ici mourir… », *Ordet (La Parole)* s'achève sur : « La vie ! La vie ! La vie »…
Arthur Nauzyciel, septembre 2005

Il fallait retraduire ce texte, en trouver la langue. Pour cela, je voulais travailler avec un(e) auteur(e) de ma génération, avec qui j'avais un univers commun ; qui, comme moi, s'intéresse à la neige, la glace, aux fantômes, à l'intime et aux histoires familiales, aux voyages et au bout du monde, visible ou invisible. Je cherchais quelqu'un qui ait le sens du rythme, du concret, de la langue, et l'esprit de contradiction. Je cherchais un écrivain qui n'avait pas encore travaillé pour le théâtre. J'ai lu *White* et j'ai rencontré Marie Darrieussecq. Heureuse intuition. Quelque chose a pu commencer là. Elle a fait sien ce texte. Depuis nous avons d'autres projets ensemble : Marie écrit pour moi sa première pièce de théâtre.

Arthur Nauzyciel

« Être associée au travail d'Arthur Nauzyciel, me permet d'écrire de façon plus «concrète», en sachant que mes phrases vont se retrouver dans des bouches, dans des corps, sur une scène... On n'écrit pas de la même façon en ayant conscience de cette imminence... Ça me remplit de joie et de peur...
Ce que j'ai vu du travail d'Arthur, et ce que j' «intuite» de sa façon de faire, cela me va. Il sait que les mots ont un sens et qu'il faut jouer ce sens littéralement, mais en faisant jouer le sens. Il sait qu'il faut prendre les mots au pied de la lettre, mais justement, cela lui donne une grande liberté par rapport au texte. Arthur n'est pas mis en danger par le texte, il n'est pas respectueux du texte au sens d'une immobilité, mais le texte n'est pas non plus pour lui un simple prétexte. Je me sens en confiance dans cet équilibre-là… »

Marie Darrieussecq

Kaj Munk

Personnage insolite et complexe, célébré comme un des plus grands poètes du Danemark, il a vécu un destin singulier.
De 1924 jusqu'à sa mort vingt ans plus tard, à l'âge de 45 ans, il exerce son ministère de pasteur dans la même petite paroisse rurale de la côte ouest du Jutland, Vedersö. Mais parallèlement il écrit des pièces de théâtre qui sont jouées non seulement au Théâtre Royal de Copenhague, mais aussi sur toutes les grandes scènes scandinaves. Il se fait également remarquer par des articles de journaux, des recueils de poésie, des conférences à la radio, des scénarios de films. Ce pasteur si peu clérical scandalise par sa liberté de parole et d'écrits. Il détonne, défie les normes.

Au cours des années 30, il se fait le défenseur des dictatures, chante les louanges de Mussolini puis d'Hitler. Toutefois vers la fin de la même décennie, lorsque Munk est le témoin des persécutions nazies contre les Juifs, son sens évangélique l'amène à tempérer ses enthousiasmes. Après avril 40, durant les années d'occupation du Danemark par les troupes allemandes, il prend de plus en plus résolument parti. Par ses prêches, à Vedersö et ailleurs, il est le pionnier de la Résistance spirituelle. Tant et si bien qu'un soir de janvier 1940, il est arrêté sur l'ordre de la Gestapo. Quelques heures plus tard Kaj Munk est exécuté, et abandonné dans un fossé, la figure fracassée par des balles de revolver.

Il écrit sa première pièce à 19 ans. Il en écrira une trentaine d'autres. Il aborde la guerre d'Abyssinie, la montée des dictatures, l'antisémitisme nazi. Il réussit à créer des œuvres qui abordent les conflits sociaux, éthiques, religieux, mais dans une forme qui n'est jamais didactique et qui a renouvelé l'art dramatique scandinave.

Avec *Ordet*, écrit en 6 jours, il conçoit un drame qui met en scène un événement fantastique, improbable, impossible : un miracle.

La mort a accompagné très tôt Kaj Munk…
Il est âgé d'un an quand son père meurt subitement. Sa mère meurt à son tour quand il a 5 ans. Toute sa vie, il tentera d'exorciser la mort en se confrontant à elle. Dans ses mémoires, il rapporte un événement qui préfigure le drame qui se joue dans *Ordet* :
Il était enfant lorsqu'un jeune maçon qu'il connaissait bien, marié et père d'une petite fille, tombe gravement malade. Munk recourt à la prière, implore la guérison de son ami. Peu de temps après le jeune homme meurt. On le dépose dans le cercueil et il est conduit au cimetière. Le petit Kaj, resté à la maison, ne s'en fait pas. Il est inconcevable que Dieu n'exauce pas sa prière. Peder n'est pas mort pour de vrai, il va se réveiller et sortir de la tombe. Quand, l'enterrement terminé, son père adoptif rentre à la ferme, l'enfant pose des questions : ne s'est-il rien passé d'extraordinaire ? Peder est-il resté dans son cercueil ? Et le père de rire…

Munk, 35 ans plus tard, écrit :
« Avec amertume j'ai pu me dire à moi-même : en tant que poète tu insuffles la vie aux morts grâce à la foi, mais comme pasteur tu ne peux même pas accorder la mort à celui qui souffre… »

Ni les ressusciter. Pour ne pas se laisser totalement submerger par ce sentiment d'impuissance, *Ordet* rattrape cette douleur…

« Le dialogue avec les morts ne doit pas cesser tant qu'ils n'auront pas rendu
la part d'avenir enterrée avec eux. »
Heiner Müller, *Fautes d'impression*

Lettre de Munk à sa mère

Tu aurais dû la voir, maman, cette jeune femme de trente ans, allongée, son fils sur le bras, ce petit garçon contre la poitrine froide et raide. Et son vieux père, ce pêcheur dur et fort, Poul Knak, qui était debout contre le mur d'un côté du lit, tandis que sa femme, la mère de la jeune femme, se tenait de l'autre ; le vieux pêcheur était immobile et il regardait fixement le visage mort de sa fille, immobile pendant des heures - la seule chose qui bougeait, c'était son menton - oh ! maman, si tu avais vu ce menton. Et son mari pleurait, pleurait, pleurait, si fort que ses genoux en tremblaient, tandis que ses deux petites filles (8 et 5 ans) se promenaient sans rien comprendre. Et on m'a raconté que les deux mariés se réjouissaient beaucoup en pensant qu'ils allaient avoir un enfant de plus, ils pensaient sans doute que ce serait un garçon, et c'est bien ce qui est arrivé. Car l'accouchement s'est très bien passé. Le docteur s'était déjà assis pour boire du café quand une hémorragie s'est brusquement déclarée. Et elle a perdu tout son sang, pendant que le docteur regardait sans pouvoir rien faire... Kristen Madsen, c'est le nom de l'homme qui est devenu veuf, a un frère qui possède une petite ferme à dix minutes de chez lui; il a perdu sa femme il y a 2 ou 3 ans. C'était pénible de le voir aujourd'hui repasser par toutes les souffrances qu'il a eues il y a quelques années. Mais le plus terrible, ce fut lorsqu'ils étaient sur le point de mettre le couvercle : tout d'abord, c'est son père qui lui a tapoté la joue et la main, puis sa mère lui a passé la main sur la poitrine, et tout à coup, Kre Madsen s'est jeté par terre et a donné un baiser au cadavre - oh, mon Dieu ! il a donné un baiser au cadavre, un baiser sur la joue. Puis on a amené les petites filles pour qu'elles tapotent le front de leur mère, mais elles ne comprenaient rien (...) Mais je ne l'oublierai jamais, elle, allongée, son fils sur le bras, son vieux père contre le mur d'un côté, et sa vieille mère contre le mur de l'autre côté, et son mari se reposant ici et là en sanglotant. Et je n'oublierai jamais le moment où il a donné un baiser au cadavre.

31 octobre 1925

« J'ai été d'autant plus heureux de faire *Ordet* que je me sentais très proche des conceptions de Kaj Munk. Il a toujours très bien parlé de l'amour. Je veux dire : aussi bien de l'amour en général, entre les gens, que de l'amour dans le mariage, le vrai mariage. Pour Kaj Munk, l'amour, ce n'était pas seulement les belles et bonnes pensées qui peuvent lier l'homme et la femme, mais aussi un lien très profond. Et pour lui, il n'y avait pas de différence entre l'amour sacré et l'amour charnel. Voyez *Ordet*. Il y a le père qui dit : « Elle est morte... Elle n'est plus ici. Elle est au ciel... » et le fils répond : « Oui, mais j'ai aussi aimé son corps... » Ce qui est beau, chez Kaj Munk, c'est qu'il avait compris que Dieu n'avait pas séparé ces deux formes d'amour. C'est pourquoi lui non plus ne les séparait pas. Mais cette forme de christianisme se voit opposer une autre forme, une foi sombre et fanatique. »
Carl Theodor Dreyer

Arthur Nauzyciel

Au fil des saisons de la Comédie, Arthur Nauzyciel a présenté *Black Battles with Dogs*, *La Pluie d'été*, *Oh les beaux jours*, *Le Malade imaginaire ou le silence de Molière*, jusqu'à aujourd'hui avec *Ordet (La Parole)*.
De bout en bout, on trouve et retrouve dans ses spectacles les mêmes interrogations sur l'intime, l'abandon de la mort, la mémoire et la transmission, le regard de l'enfance, qui nous emmènent à travers des mondes visibles et invisibles.
On y trouve et retrouve cette envie de travailler avec des artistes aux parcours divers: acteurs de cinéma et de télévision, stylistes, musiciens, danseurs, plasticiens qui ont en commun de croire encore au théâtre, en sa singularité, en sa pertinence dans le monde contemporain.
Tout au long de ce parcours, on trouve et retrouve des mondes qui se croisent de Lorient à Boston, de Reykjavik à Atlanta, de la Comédie-Française au Festival d'Avignon, puis Orléans, où il dirige depuis juin 2007 le centre dramatique national.

Arthur Nauzyciel est né à Paris en 1967.

Après des études d'Arts plastiques et de cinéma, il entre à l'école du Théâtre national de Chaillot, dirigé par Antoine Vitez, qui sera son professeur de 1986 à 1989.
Acteur, il a joué sous la direction de B. Bonvoisin, P. Clévenot, J.-M. Villégier, J. Nichet, L. Pelly, D. Podalydes, E. Vigner, A. Françon, A. Vassiliev, Tsai Ming Liang...
Artiste associé au CDDB-Théâtre de Lorient (direction Eric Vigner), de 1996 à 2006, il fonde sa compagnie à Lorient en 1999 (Compagnie 41751/Arthur Nauzyciel) et y crée sa première mise en scène, *Le Malade Imaginaire ou le Silence de Molière* d'après Molière et Giovanni Macchia. Sélectionné dans le cadre du programme européen AFAA/Générations 2001, le spectacle est présenté au Théâtre de l'Ermitage à Saint-Petersbourg en 2000 et repris régulièrement depuis sa création, en France et à l'étranger. En 2007, il est recréé à Reykjavik, à l'invitation du Théâtre national d'Islande.
En juin 2003, il crée au CDDB *Oh les beaux jours* avec Marilù Marini, présenté à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, repris en 2004 deux mois au Teatro San Martin à Buenos Aires (prix de la critique du meilleur spectacle étranger, prix de la meilleure actrice, nominé pour la meilleure mise en scène) et présenté à Madrid en 2007.
En 2004, il met en scène salle Richelieu *Place des Héros*, avec François Chattot, Christine Fersen, Catherine Samie, Catherine Ferran. Ce spectacle marque l'entrée de Thomas Bernhard au répertoire de la Comédie-Française.

Parallèlement à sa carrière en France et à l'étranger, il travaille régulièrement aux Etats-Unis, où il a créé en anglais et avec des équipes américaines : *Black Battles With Dogs (Combats de nègre et de chiens)* de Bernard-Marie Koltès, au Seven Stages Theatre à Atlanta en 2001 (présenté en France en 2002, à Chicago en 2004, aux festivals d'Avignon et d'Athènes en 2006), *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès à l'Emory Theater à Atlanta en 2004 et *Abigail's Party* de Mike Leigh en 2007 à l'American Repertory Theatre à Boston (A.R.T.). A l'invitation de l'A. R.T., il crée *Julius Caesar* de Shakespeare en février 2008.

Avec Maria de Medeiros, il collabore à *A Little More Blue* un récital autour du répertoire brésilien de Chico Buarque, Caetano Veloso, Gilberto Gil (2006).
Dans le cadre du Centenary Beckett Festival 2006, il crée à Dublin *L'Image* de Samuel Beckett, avec le danseur Damien Jalet et la comédienne Anne Brochet, présenté ensuite en Islande en 2007.
A l'invitation de la danseuse et chorégraphe Erna Omarsdottir, *L'Image* est présenté pour la première fois en France, dans le cadre du Festival Les Grandes Traversées à Bordeaux, en octobre 2007 et sera repris à New York, dans le cadre du festival Crossing the Line, en septembre 2008.

En juillet 2008, il met en scène *Ordet (La Parole)* de Kaj Munk pour le Festival d'Avignon au Cloître des Carmes.

Il est lauréat de la Villa Médicis hors les Murs.

Depuis le 1er juin 2007, Arthur Nauzyciel succède à Stéphane Braunschweig et Olivier Py à la direction du Centre Dramatique National/Orléans - Loiret - Centre